

en bonne intelligence avec un chien, son compagnon, et caressait ses gardiens. Son maître revint alors, c'était le soir, et la ménagerie était fermée. Il l'entend, le reconnaît, lui répond par ses hurlements et fait un tel tapage qu'on est obligé d'ouvrir. Aussitôt il redouble ses cris, se précipite vers son maître, lui pose les pattes sur les épaules, lui lèche les mains, la figure, et lui prodigue mille caresses. Enfin le maître repartit ; le loup fut renfermé ; mais il devint triste, abattu plus que jamais ; il tomba malade, il maigrit, ses poils se hérissèrent et se ternirent, et ce ne fut qu'à force de soins et de bons traitements qu'on parvint à lui conserver la vie.

Une femme, madame Catherine Bedoire, raconte le fait suivant : " En 1837, mon mari acheta trois jeunes loups qui voyaient à peine. Ils restèrent environ un mois ensemble ; ils habitaient une tourelle dans le jardin. Dès qu'ils m'entendaient dans la cour les appeler : *petits, petits*, ils accouraient avec des bonds de joie et de contentement ; je les peignais, leurs donnais la nourriture, puis ils retournaient dans le jardin. Après un mois, on en donne deux. Le troisième, une fois seul, se mit à vivre avec les gens de la ferme ; mais c'était mon mari et moi qu'il suivait de préférence. Il nous accompagnait, se couchait auprès de nous et ne souffrait point que quelqu'un approchât. Il courait dans la maison comme un chien ; il était doux vis à-vis des enfants, les léchait et jouait avec eux. A l'âge de cinq mois, par prudence, mon mari le mit à la chaîne. Il avait sa niche près d'un dépôt de fer ; quand arrivaient les charbonniers, il grimpait sur le mur, remuait la queue et criait jusqu'à ce qu'ils s'approchassent pour le caresser ; il flairait leurs poches, cherchant à y trouver quelque chose à manger ; les charbonniers étaient arrivés à y avoir toujours quelques croutes de pain pour les y faire prendre par le loup. Chaque fois qu'il m'apercevait, il s'agitait ; si j'approchai de sa niche, il se dressait sur ses pattes de derrière, me mettait les pattes de devant sur les épaules, me léchait la figure ; quand j'm'éloignais, il poussait des hurlements de tristesse. Nous le gardâmes un an. Mais la nuit, il hurlait et nous ennuyait tellement que nous dûmes le faire tuer."